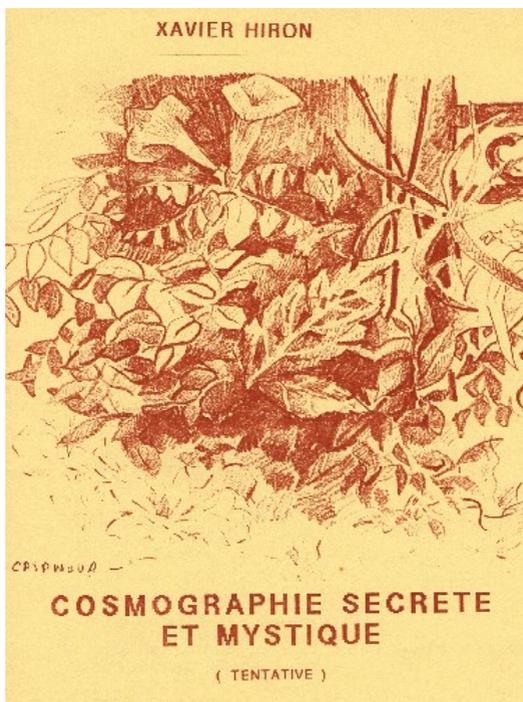


POÈMES EN PROSE

I/ COSMOGRAPHIE SECRÈTE ET MYSTIQUE

II/ POSTÉRIEUREMENT, LE DÉSERT



*Couverture du Tiré à part n°4, dessin de Jean-Claude Casanova
© Association CLAPAS, 1994*

Poèmes en prose I

Ces deux premières livraisons dans le genre prosaïque, dont les éditions datent respectivement de 1994 et 1997, sont le pendant l'une de l'autre : sur le thème du végétal, d'abord ; puis sur celui du minéral. Écrites dans la continuité, les trois années qui séparent leur parution sont dues au souci de laisser vivre la pluralité au sein des éditions associatives Clapàs.

SOMMAIRE

POÈMES EN PROSE	263
I/ COSMOGRAPHIE SECRÈTE ET MYSTIQUE	263
344- Je n'aime guère la vie (15)	264
345- Ferveur... (11)	264
346- Une petite source plastique... (16)	265
347- Cet éblouissement de la clairière... (14) diffusé	266
348- Le beau et le terrible... (13)	267
349- Ô luxe végétal... (13)	268
350- Il n'existe qu'un ciel... (15)	269
351- Voix musicienne et hypnotique (14)	270
352- Doux repos du nageur... (14)	271
353- L'argile dit... (10)	272
354- Tout au bout de la vague... (17)	273
355- Danse tribale et primitive... (16)	274
356- Fourvoyé moi aussi (21)	275
357- Un ange accueille cet enfant... (13)	277
358- Terre d'humus et de rocailles (12)	278
359- Ainsi serti de pâles véroniques... (13)	278
360- La tempête prévient... (14)	279
361- Dans la clairière charbonnière... (13)	280
362- Ainsi, je te retrouverai... (12)	281
363- Voici venir un temps... (12)	281
II/ POSTÉRIEUREMENT, LE DÉSERT	283
364- Ce pur caillou mouillé... (12)	284
365- Nuit calme, nuit parsemée d'un vent... (15)	285
366- Vent lent, à vau-l'eau... (15)	286
367- A-t-il atteint son âge d'homme... (12)	287
368- Cependant, fourmillait le ciel... (13)	288
369- Est-il un souffle encore... (11)	288
370- Du loup ou du serpent... (15)	289

Poèmes en prose I

371- J'en ai connu des déserts... (14)	291
372- Quelle richesse ce trésor... (19)	292
373- Vois comme je suis venu... (18)	293
374- C'est une heure du matin (19)	295
375- Les doigts crochus des marronniers... (16)	296
376- Parmi le haut fouillis... (18)	297
377- Me serais-je reperdu... (17)	298

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)



Éclatement feuillé N° 2-5, photographie originale Ghislaine Girard
fichier numérique retravaillé et saturé © Xavier Hiron, 2023

POÈMES EN PROSE

I/ COSMOGRAPHIE SECRÈTE ET MYSTIQUE

(publié dans la collection « Tiré à part » n° 4
Association CLAPAS, 1994)

Je n'aime guère la vie.

Mais c'est la vie qui m'aime, flanquée de drapés pourpres et de tulles meurtris que surplombent au hasard, pétales d'opalescence fauve, les orchidées vermeilles ou les gentianes mornes de minuits ronds et blancs.

Dans des silences qu'interpellent la gorgée pleine et vite ment portée à l'orée de mes lèvres, et cette eau colorée où s'irritent mes veines, diaphane de lumière, la lune écrit - chuchotements - une rivière douce et blême, tandis que, multiples et allègres, scintillent les points de crêtes et d'illusions légères de la nuit. Les sueurs nous réchauffent et nous perlent au front.

La vie est cette nuit illuminée d'azur où le gris sombre et bleu de sang s'efface doucement sous l'iris des jours.

Car c'est le bleu qui, seul - qu'il tire au noir, qu'il vire au blanc, qu'il accepte le jaune ou étreigne le rouge -, enveloppe et réchauffe, ou drape d'une plus haute tristesse et d'un orgueil mal assuré.

Poèmes en prose I

Puis, lorsque l'apprêtement prend fin, grimés comme pour des prières ; parés d'offrandes juvéniles, humbles genoux en terre ; lorsque la nuit nous offre et nous distille aux servitudes d'un vrai monde, le rite nous enlace, tout envoûtés d'amour et enivrés d'un sang qui ne sait se défaire.

Alors, le sentiment habite d'avoir été livrés en don qu'on ne soustrait.

344- *Je n'aime guère la vie* (15) **version revue**

Ferveur : la ferveur croît en l'arbre lorsque épousé d'orage - l'eau sombre des pleureuses - ou enduit d'eau luisante, il balance ses feuilles comme de larges larmes qu'exasuderait un oeil, ses paupières mi-closes sur des nervures aux rides tendres.

Parfois, sous d'intenses giclées, son regard se révulse, leurs écarquillées. Puis il implore un ciel aux parures éteintes, dont tout semble banni et qui éternellement foudroie d'une colère imméritée.

L'arbre, au gré de ses douleurs, sera fait pèlerin, lorsqu'il ondoie en mouvements, étrange créature gracile. Puis se déginganderont ses spasmes écartelés, et mus par des élans rétrocedés sur un écran livide.

C'est lui qui bouge, l'arbre qui se prosterne, et chaque bruit est une plainte qui, aux pieds des plages d'eau fripées, geint ! Qu'il s'accompagne alors d'un grand et lourd chemin d'énormités rocheuses et mouvantes ; qu'il s'illumine ainsi des zébrures grondantes où se courbe le ciel, l'arbre, sans rémission, suit cette longue et sombre destinée, telle une eau qui ruisselle son émouvante et sa sempiternelle imploration !

345- *Ferveur...* (11) **version revue**

Poèmes en prose I

Une petite source plastique... Une petite source claire et ronde, comme une eau féminine, par qui le translucide m'a bu aux lèvres et désaltère.

Où ai-je appris - ô ma petite source précaire ! - le noir spécieux de mon gosier ? Ton âme pénétrante et ta ferveur si familière ? Où, ta matière de frêle et douce adolescence ? Ton froid brûlant à en pleurer ?

Se pourrait-il, innocemment, que puissent se retrouver ta caresse première et la coulure originelle de tes incantations ?

Alors je m'imagine indien. Le visage souillé par la vague des cieux. Transi sous ton contact de métal : toi, l'eau, cette feuille glacée qu'assaillent mes mollets ; mes genoux, l'entrejambe. Pause. Le torse, puis la nuque. Nouvelle pause. Pour m'engloutir entier ! Par cette communion, sans plus aucune appréhension, bientôt j'accomplirai, au cœur de nos rencontres, ce rite ancien de briser les miroirs !

Nos débris crouleront et se refermeront : un cliquetis spacieux sur ton tas de mémoire. Alors, je connaîtrai l'inséparable.

Au soir s'allument les flambeaux et, sous une eau qui roucoule ses larges caresses tendres, ou sur un lit de pierres drues aux molles formes enchanteresses, nos jeux sereins s'endormiront aux portes vives de plénitudes...

Le restant d'une vie ne serait-il, ensuite, que cette vaine et si indissoluble fin d'une nuit qui s'annonce et puis enfin s'évanouit, preste et incessable, telle qu'une onde s'enfuit ?

346- *Une petite source plastique...* (16)
version revue

Cet éblouissement de la clairière, lorsque hulule la chouette au cœur des solitudes nacrées !

Poèmes en prose I

Et passe, au travers de son cercle, rieuse autant que précieuse, la forme égarée des louanges : mais il n'a pas cillé, le pieux regard scellé au firmament !

Contraint, alors, d'accoutumer l'essence même du temps. Tenter d'habituer sa présence fragile à l'effrayement des nuits ; à la respiration à peine murmurée : son endormissement vivant... Et joindre une palpitation démesurée à l'unanime halètement du monde : au souffle apprivoisé dans l'écrin dru des sanctuaires ! Respirer de concert, dans ce frissonnement de l'air où l'on n'ose faire corps...

Douloureuse insolence des corps : affriolance des postures qui n'accomplissent plus rien, sinon l'étreinte des pensées, solennelles et communes, puis la raison des végétales créatures...

Ainsi, respirable et sensible, naquit un ordre au-delà des lumières. Un fluide a été bu.

Fluides : communion des poumons ; communication d'air respiré d'une bouche où toute la fraîcheur s'accommode d'une ombre - ce doux apaisement secret -. L'âme est donnée en gage. Elle s'estompera, et puis se dissoudra, mais en partie seulement... Puis, parmi l'étonnement puissant des astres et des anges, gagnera des largeurs où il importe peu qu'elle puisse être reprise !

347- *Cet éblouissement de la clairière...* (14)
version revue

Le beau et le terrible sont de couleur unique, un fond complémentaire. Car ils se sont unis pour affirmer entre eux comme un sang de merveille : ce frétilant parfum de perfection sublime.

Nature : l'endormissement feint d'un calme surabondant. Tous les secrets palpitent au creux fouillé des frondaisons. Sous un terreau de fer grouillent les insectes : indifférence et drames.

Poèmes en prose I

Le beau : taches rondes et doux pelage lustré. Une panthère s'immobilise. Son regard illumine, ennuyé. Rauque et vélocé, pourtant, et asséchant sa belle frange noire où béantes se soulignent ses lèvres tièdes, le court halètement d'une salive neuve. Puis vinrent les frémissements d'une langue laquée - sa claire lame rose -, tandis que s'étiraient dans une splendeur quasi élastique ses babines agacées...

Le terrible : ses deux flancs nouveaux. Ce haut fouillis des muscles ronds qui calment l'impatience. Et un désir où se modèle de l'ivresse, que contrarie violemment cette fière assurance !

L'éclair est la couleur : comme le rouge, sang vermeil, éclatant de présence au tabernacle végétal... Quelle beauté, oui, ce feu liquide qui ruisselle et inonde la terre, quand s'élève une brise et que tiède se dessine cette pourpre auréole, tapie dans le fond d'une gorge !

348- *Le beau et le terrible...* (13)
version revue

Ô luxe végétal, luxuriance sensible : comme une œuvre qui surviendrait par accumulation. Ô luxe d'une foule indémêlable : ô multitude des verdurees qu'un embrouillamini subjugué !

Chaque forme aux couleurs délivre son écho. Chaque plan spécifique récite son poème de sa voix grêle absente. Et cette rude discrétion s'élève et enveloppe, malgré ses bien pauvres moyens, toute parcelle d'harmonie. De larges flots d'argent qui viennent s'ennoblir aux masses des verdurees... Tous les sons qui affleurent seraient ceux des augures aux vêtures froissées : lenteur et amplitude des corps si durement charpentés ! Lenteur et abandon des silhouettes longues aux mouvements solidement liés ! Et cette danse surréelle des molles chairs toujours inhabitées...

D'un sacre permanent les têtes sont courbées. Et d'agenouillements sans cesse rabaissés s'enivrent nos plus raides chevelures !

Poèmes en prose I

Ô luxe immesuré ! Grande âme désertée : seule de la présence divague - ô force hallucinée ! - ; s'enroule et se déchire au moindre soubresaut d'une conscience dilatée. Ô luxe fol, ô vie, ô foules pénitentes des peuples rassemblés ! Rien qu'un seul nom te nomme. Ce mot te reconnaît : « forêt ». Toi qui sais, seule, tel un vieux cœur indéfini, faire œuvre de prégnance et d'une douce éternité !

349- Ô luxe végétal... (13)
version revue

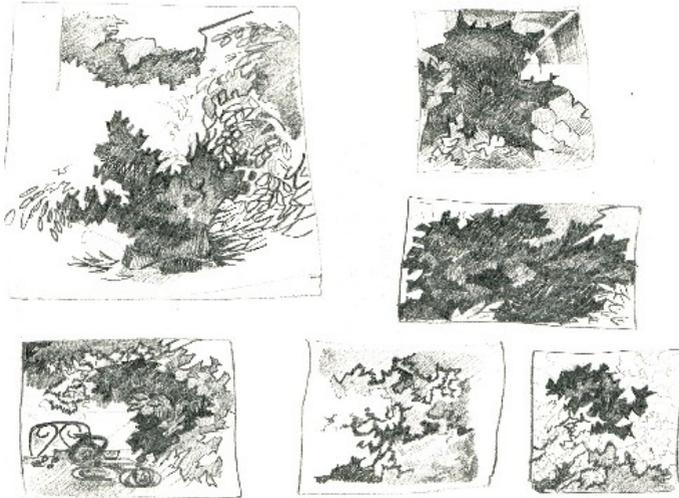


Planche de dessins, Jean-Claude Casanova, crayon sur carton
© Jean-Claude Casanova, 1993

Poèmes en prose I

Il n'existe qu'un ciel pour sourdre de la sorte et gronder à mi-voix - rondeur des jours inhabités - de hautes mais inintelligibles rumeurs.

Pointes, fers et lances. Dendrites de plombs fondus : ces obscures coulures des veines. Micas d'augures noirs ou brillants ; ridicules argentées. Ou ces longues sinuosités des écritures souples, amples ou bien plissées ; mais palpables dans l'air comme un tracé de fous ou d'hirondelles fugitives. Signes entiers tenus dans un seul signe...

Ce pays est un lieu pour la désespérance, pour qui ne sait plus voir. Pour qui ne sais plus boire une lampée d'eau rare, ni avaler la source aride des prières. Pays des pierres. Pays des schistes droits aux savoirs tortueux, d'entre lesquels ils vagabondent, ces territoires fiers. Pays des sables : et les vents meubles les diluent lorsque se désagrègent, abandonnés de tous, les paysages longs : eux qui seraient sans fin. Car ils furent aimés des vieux murs envahis ; la ferme grise et noire ou éventrée, et les toitures raides dont s'enchevêtrent les antiques chaumes... Pays des sables meubles : le désespoir n'a plus la moindre idée de ce qu'il a été.

Signes. Signes et marques. Mémoire froide des strates et des livres. Signes et strates qui jamais rien ne nous révéleront, si de trop lourds secrets les emprisonnent. Signes : la vie future se résoudrait aux livres. Comme un sommeil...

Les sables. Et après... ? La vie tiendra de ce silence, mornes pierres, où nous aurons gravés. Mais quoi : de frustrés signes en la matière ? Des paroles ténues pour un peuple à venir.

350- *Il n'existe qu'un ciel...* (15)
version revue

Poèmes en prose I

Voix musicienne et hypnotique. Voix qui serine et violoneuse, lorsque les nuées portent cette essence comme ces vieux grésillements qui font la voix des astres.

Cette probable multitude, lait d'étoiles, qui se débat et qui appelle. Chacune, obstinément, distille à sons couverts, sur cet ensemble discordant. Chacune, qui tente son accord et vient mêler sa stance ; sa pointe répétée au monocorde éclat d'une fréquence qui insiste... Et ces cœurs acérés vibrent et battent dans le néant, lançant leurs cris, leurs aboiements. Et ces cœurs vous capturent, comme autrefois le firent les cent mille tonalités des sirènes affolantes. Accords des cœurs achromatiques.

D'autres feux, souvent, y répondent : lueurs cuivrées et orientales dans un retranchement timide de fanal. Mais de leur insistance vénale, que retient-on, sinon cette nuit qui lentement nous vient et puis qui nous assiège, puis qui nous noie. Ou qui nous assassine ? Puis tournent courts tous les regards. Tout n'aurait-il vécu qu'aride et nu ? Et ces bijoux de leur foison confinerait à cette absence et qui nous porte au dérisoire...

Revenir de nouveau au lait blanchi d'étoiles : hors de portée des hasards, leurs mélodies s'élèvent, arpèges tendrement comblés. Harmonie : tu es goûtée à bouche pleine. Nous renaîtrons désaltérés.

Voix des astres : sortilèges. Ce tout petit bonheur d'être jouets captifs sous de fragiles voix.

351- *Voix musicienne et hypnotique* (14)
version revue

Doux repos du nageur, englouti par ses flots. Pris sous un océan : lesté au fond d'un monde où la lumière ne serait que l'ombre d'une intruse. Voguent de vagues formes : cette blancheur d'argent qui

Poèmes en prose I

nous reflète ses éclats. L'onde ridée s'irise et double sa lenteur de fluidités mouvantes.

Doux repos englouti sous des nappes d'inconstance où se démêleraient, intimement confuses, des chevelures noires et follement ondoyantes. Douceur inconsistante : sous de riches veilleuses, l'esprit des algues qui s'endort...

Fraîcheur engloutie des soleils qui se rapprochent ou bien s'éloignent, à leur gré, et créent le labyrinthe des langueurs. Ces distorsions habiles amenuiseraient-elles nos sensations du temps ? Et le cœur et le pouls mêmes de la mer, ici, nous livreraient une respiration qui proprement s'allonge.

L'espace s'en trouverait ouvert sur toute une présence où se répand de l'indéfinissable existence. Douceur de nos attraits pour ce plein de fraîcheur, pour ces magnificences.

Et celui-là qui, par jeu ou pure provocation, à sa surface reviendrait, retrouvant en cela la calme réalité du ciel : celui-là même se croirait comme extirpé d'un rêve. Déçu comme au sortir des longs et sinueux sommeils superficiels. Ou aura-t-il manqué côtoyer une vague, cette féconde enchanteresse ? Et qui divulguerait aux plus rudes nageurs ses si belles tendresses : ce dont serait exempt un paradis chrétien ?

352- *Doux repos du nageur...* (14)

version revue

L'argile dit : « Je revois ce cours d'eau où j'ai été formée, et comme a été long ce chemin qui m'a fait venir de cette pierre pour arriver en lit de roche et d'ocre.

Dussé-je avoir tout oublié de la sévérité... Ou si je garde en moi des empreintes plissées, ce ne sera jamais - ô grand jamais ! - pour l'envie d'assouvir quelque moindre profit. Mais j'ai débarrassé mon

Poèmes en prose I

corps pesant et lourd, engoncé dans ses poses statiques, et ai coulé en lait de pluie et fluidités agiles.

Et je suis arrivée - et enfin je suis là ! -, comme ce pur enfant au destin accompli : tout enclin à passer suivant l'averse ou cette vie du rire aux larmes, puis des larmes aux rires. Et je suis là, enfin : un corps et un sommeil, fragile et forte tout à la fois. La douceur d'une femme et tout le reste à inventer !

Alors, complètement soumise aux volontés d'une puissance qui nous dépasserait, j'épouserai le monde - nature et formes infaillibles -, afin que nous soyons unis à chacune de nos dissonantes secondes... »

353- *L'argile dit...* (10) **version revue**

Tout au bout de la vague flottait de l'écume de mer.

Dormant sous des milliers d'étoiles, cette écume dansait comme une cendre blanche. Du fond de l'âtre qui s'écroule, la bûche qui s'effondre l'accompagne.

Lui, dans la haie du bocage, le trille des rossignols était : ce trille qu'arrose de brume une lente pluie blanche et toute l'épaisseur de nos broussailles. Car lui n'était que ces landes énormes, épousées par le souffle des elfes...

Son corps s'arrondissait aux marais des tourbières. Clapotant sous une flétrissure d'algues, sous le fer des chevaux, il coulait sous une eau noire et luisante ; lui ne s'assagissait qu'après avoir fouillé - ô doigts spécieux et laborieux ! - les barbotines de la glaise...

Sa voix portait sur les hauteurs, se mêlant d'arbres et de terreau. Sa voix chantait une présence aux creux des ventres, avant même qu'elle eût tinté aux tympanes de vermeil.

Ses doigts pesaient et soupesaient les forêts mêmes : irréductibles aux légendes, qu'il agrippait dans l'âme même de ses

Poèmes en prose I

gestes. Dans ses mains, tout coulait ; et sans rien retenir, toutes les symphonies étaient réinventées...

Il était le regard et la douce lumière lorsqu'amoureusement elle chemine, épousant le contour d'une forme... Son regard imposait, chaleureuse embrassée, la liberté de sa lumière.

Il était là, tout en étant d'ailleurs : ses semelles étaient faites d'élans, du souffle d'un printemps...

Le monde n'était qu'une tendre prairie, et la prairie, une escarcelle légère au cuir ouvert. Et la joie prosaïque des moissons, au grand lointain, s'y reconnaissait.

354- *Tout au bout de la vague...* (17)

version revue

Danse tribale et primitive, et de la nuit et de la mort...

Après le bruit, toujours, viennent les frais silences et la vie retranchée. Les femmes crient. Des femmes pleurent. Des hommes vivent dans la transe : versent l'esprit de leurs douleurs.

L'hydre suspend sa course au-delà des volcans. Dans leurs crachats de cendres et de laves rubis, chantent les crissements d'où est extraite de la vie. Un suc, ainsi, nous est ravi, et qui s'absente... Fugaces, les futaies tremblent. Elles nous accompagnent... Et puis soudain s'épanouissent dans les plis d'une danse !

Viennent les temps au noir pesant comme une chape, de las et d'indéniable acquiescement. L'écho des pas s'endort, qui tape et sa poussière soulève, ou porte ailleurs une mémoire. Et ne crépite plus, sous la nuit qui brunit, qu'une braise docile et claire, ensommeillée.

Planent le suif, la plume et les pigments... De la moiteur et des odeurs, autour de l'air, voltigent. Encore, l'hydre renifle et son parfum,

Poèmes en prose I

au fourneau des nantis, de ciel s'empuantit. Ici, le repos gagne : lassitude ; incomparable lassitude... !

Les yeux ferment leurs lisières fleuries sur les frontières invisibles, habitées des présences : car revoici l'indémêlable.

Les tempes battent sang : qui donc respire ?

L'amour, le vrai, l'irréremédiable amour, ne se trouve-t-il pas, en somme, là où les hommes espèrent qu'il se loge ?

355- *Danse tribale et primitive...* (16)
version revue

Fourvoyé, moi aussi !

Plus, cette route stérile et lâche qui resquille : il faut régner enfin, et une lente descente au cachot des enfers entreprendre ! Au froid humide et glauque, sans ce dernier et flou secours de la lumière !

Dans de si profondes entrailles, plonger la tête, nuit sans faille. Et se coucher : cet abandon fatal sous un froid sidéral où ne fuit plus aucune étoile !

Descendre au puits profond des solitudes. En supporter le poids terrible et incommensurable. Et porter en son être l'infinité de son néant : l'homme, accablé à ce point par son tendre reflet - ô cette nuit d'errance ! - touche enfin à sa déchéance. Et touche un autre qui est lui.

Voguer aux fleuves souterrains : leurs eaux sinistres, venimeuses. Voguer vers quelque chose de son cœur. Mais ne plus résister aux courants qui s'éloignent. Puis se laisser couler. Ne plus tenter ainsi sa vaine remontée vers une hypothétique source : car d'elle aussi s'absentent les lumières...

Poèmes en prose I

Au pire, ces souterrains inorientés perdront la voix des réprouvés : échos qui errent aux dédales comme une folle traînée d'âmes. Ces voix qui ne sont ni appels surpuissants ni mélodies criardes ni rien qui puisse s'immiscer. Ce n'est qu'une présence non palpable qui échappe à tout sens. Mais qui, parfois, aussi, nous parlera au cœur. Tout bas, loin des épreuves de la détresse... Des voix pour mieux s'évanouir ou pour nous laisser seuls et rendre plus abominable encore ce sentiment voilé d'être laissés en friches, pauvres et dévastés... !

C'est alors seulement que l'homme atteint sa pleine et authentique solitude. Qui est bien plus que cette aridité de tout son être. Il touche un point d'absence de lui-même, et le noir est son vide.

Ainsi en sera-t-il de l'instant sombre et fatal : il est déjà minuit !

Péniblement, l'homme voudrait renaître à sa surface. Pleurer dans le silence des chaudes larmes d'un grand amour salé. Parfois, une femme repose en une chambre aux bleus reflets, et qui s'endort... Puis qui m'assiste et me relève.

356- *Fourvoyé moi aussi* (21)
version revue

Poèmes en prose I



Dessin, Jean-Claude Casanova, crayon sur papier
© Jean-Claude Casanova, 1993

Un ange accueille cet enfant ; et c'est de la lumière et de la joie qui t'envahissent. C'est de la joie - ô translucide ! - et du bleu du cristal qui t'embrasent, comme quand l'une est rejointe, qui est aimée... Un ange blême t'aura bercé.

Et tout un paysage à sa suite t'enrobe et t'invite ; puis t'inonde dans le sillage même de son cortège !

J'aime ces souvenirs : la ferme étroite et simple et le bois dépouillé. Dans cette après-midi laiteuse, un grand soleil de février point. Sur les rouges reflets qu'accompagne une brume tardive d'hiver coulent toutes les formes de douceurs, tel un foyer retrouvé. Et l'air

Poèmes en prose I

regorge de froidure et de gel où la vie, en points de suspension, s'aventure et s'égare dans sa plus nue timidité...

S'il existait au ciel, le paradis serait ce doux cristal gelé.

Du sang est immobile : touché à peine de la lumière et d'où s'absente une chaleur qui d'un miracle d'ailleurs rêve... Et ce qui ici est éteint ne geint plus ni même ne s'insurge, mais reste coi sous le poids ébahi d'une bénédiction cendrée. Cette image qui s'anime devant nous devient pour nous une *anima* ; mais qui, de l'étreinte docile et du tendre repos, espère... Teint d'irréels lumignons, un univers reconstruira.

Un ange accueille cet enfant. Un dieu façonnera un homme.

357- *Un ange accueille cet enfant...* (13)

version revue

Terre d'humus et de rocailles. Futaies où naissent les arbrisseaux. Bois aux senteurs d'érables : forêts.

Encore une journée de pluie : l'essence des nuages.

Des ramures s'élancent et hument l'air, arpentant la lumière où boivent les brouillards. Forêts aux larges silhouettes changeantes : leurs fûts au levant dressés, comme les grandes orgues de l'hiver. Puis s'arrangent les vents de leurs louanges...

Celui-ci veut vieillir tel un arbre - cet aulne -, alors que plus rien ne menace : ni l'ouragan qui siffle en tournoyant autour de lui, ni son cri de voyant désespoir, ni sa désolation ardente...

Une rosée scintille tendrement. Caresse un frêle effleurement. Et là, tout à lui se mêlant, multitude des larmes qui tombent et des mains qui s'élèvent : une prière, tranquillement, à l'encontre du ciel !

La futaie est son cœur et son couronnement : sans elle, son battement s'éteint, sans plus d'étoile au firmament qui veille... Un vieux cierge vacille et pleure au-delà d'un pilier.

Poèmes en prose I

Encore une journée de terre et de forêts. De pluies, d'âme et de nuit...

358- *Terre d'humus et de rocailles* (12) **version revue**

Ainsi serti de pâles véroniques sur un tapis de blancs pétales ; et la tête dans les étoiles, les jeux de branches et de lierre ne semblaient pas si cruels...

Du gui accompagnait quelques hauts marronniers et débordait des troncs, telle une sève ramifiée. Ces excroissances végétales, sur bois de loupe et sur branches courbées, gagnaient toutes les hauteurs. Au pied, des pelouses jalouses et de jaunes forsythias vainement fortifiaient une terre.

Bientôt, les hirondelles de fenêtre sillonneront parmi les vents et leurs hauts chants, dans l'espace fragile d'une danse légère, agrémenteront cette immobilité radieuse des rameaux.

Est-ce un sommeil, vraiment, cette entreprise léthargique, alors que tout s'abstient de la vie ? Et ce jaunissement des feuilles lentes parmi le grand étouffement du lierre ? Et ce sang du poète - l'esquisse d'un destin - : lui qui persiste à croire son feuillage abouti...

Or des étoiles flétrissent et tombent... Que l'arbre paraît nu, dans son désert d'hiver ! Ainsi, il dort, ce tronc aux déchirantes vagues, aux balafres ligneuses. Il dort comme un ermite : comme ceint d'une guirlande triomphante, tel un morne regard et qui, sur le corps vierge d'une femme, court !

359- *Ainsi serti de pâles véroniques...* (13) **version revue**

Poèmes en prose I

La tempête prévient : il faut garder l'âme éveillée.

De la bourrasque dans les branches d'où s'envolent les chevelures, comme plierait un esprit - ses secousses fécondes - : lui qui s'évade sans se rompre. Il y a là, contenu dans son propre sang, comme de la violence dans la danse. Et de ses gestes perce une âme qui s'harmonise d'une plainte. Un vent qui aiguillonne au plus profond des êtres... C'est comme un percement, cette trépanation altièrè, d'où est touchée une étincelle pieuse : la plus enfouie et la plus intérieure ! Et quelque chose de gris, malgré l'orage, oriente d'un pas sûr vers ce qui tient en nous d'une confiance en l'intangible.

Confiance en nos miroirs : aimez, étoiles, vous qui dresser l'intemporalité savez, aux lits des voies lactées ; brillez de ces incandescences que vous disputent les fleurs, même les plus rétives, ou l'insecte frileux. Brillez : sur le tendre rocher, une lame est brisée, et qui d'embruns s'irise ; puis se divise en vin de l'âme, en larges larmes claires exsudées, comme livrées à cette vaste gifle d'air. Brillez, car sa maigreur sublime est empreinte d'une force : votre manière infiniment précieuse d'être immense.

Aussi, moi, à pas de loup, presque en catimini, me suis-je hissé vers les plus nus silences. Car il n'est rien qu'une œuvre pour supplanter la vie.

360- *La tempête prévient...* (14)

version revue

Dans la clairière charbonnière, entouré des feuillures dorées aux limites d'un ciel, quand vient pour s'y loger de l'abondance végétale, il connut, par la chaleur errante des moissons, quelque chose comme une hutte. C'était rond, cet univers brumeux ; doux et tendre comme un ventre retrouvé, au fond duquel gisait l'envie irrépressible de se coucher. Et c'était fier, aussi, et parfaitement lisse comme une bulle, comme un palais brutal aux augures marins. C'était comme une grotte,

Poèmes en prose I

enfin, aux parois d'algues, telles des veines noircies ; et moi, j'étais cet avorton caché dans son globe liquide à l'écoute du sang.

Ah, s'en retourner au sang ! Revivre le balbutiement des membres ; rencontrer son informe fantôme qui rôde, et à nouveau toucher de l'ébauche luisante, sans désir ni langage : sans même une lumière qu'on puisse atteindre là en versant sa prière. Du pur : de l'embryon régénéré.

Dans cette tente de l'azur, dans cet abri de la clairière - sombre noir où se bâtirent les habitacles -, il oublia qu'autour toute nuit nous bénit pour ne plus communier et ne plus se nourrir qu'à la digne matrice !

Ainsi, vierge, l'homme se reconstruit. Et puis, bien au-delà des frileuses lueurs de la vie, étend ses ailes raides - ses larges ailes d'écaillés fripées - et, à nouveau neuf, écartelé, brièvement s'ébat, comme un papillon naît au jour !

361- *Dans la clairière charbonnière...* (13)
version revue

Ainsi je te retrouverai, mémoire.

Je te reconnaitrai dans le roulis de l'eau des masses nuageuses ; dans leur extravagance s'entrechoquant au front vibrant et tellement glorieux des falaises ; dans l'étincelle électriifiée de leurs brisures d'orage.

Je te reconnaitrai dans le regard indéfini des plaintes qui sommeillent et qui, roulant des hanches sensuelles, appellent - et je recollerai leur sinueux voyages ! - ; ou bien te glanerais parmi les vents au ciel balayant, eux qui la porte feront claquer, au pied d'une embrasure ! Oui, je te glanerais, tandis que l'homme reste là, à s'extasier de rien...

Je te reconnaitrai d'entre mille, mémoire ; et d'entre ces nuées anéanties sur terre. Puis dans l'exclamation que leurs voix surabondent

Poèmes en prose I

aux quatre coins d'un monde... J'investirai au soir ces présences qui sont tel à l'oiseau son cri, les détails enrichis par où s'entrouvre du bonheur.

Alors, je te retrouverai, mémoire, et je te ferai mienne. Tandis que cette rencontre s'accompagnera d'une telle clameur : celle d'un univers qui recouvre les sens ! Puis tout, relativement - mémoire d'une l'horloge, mémoire astronomique -, suivra son mouvement.

362- *Ainsi, je te retrouverai...* (12)

version revue

Voici venir un temps d'amertume où s'enchaînent nos jours, notre ciel alarmé malgré l'entr'aperçu, au sourire glané, des pieux, des radieux soleils. Quelque sagesse dans le creuset du monde transforme en glace le feu saillant. Mais par-devers la glace, tout croît en sa brûlure. L'air se désole au sol sans la moindre ramure, quand l'hiver geint et crie ses plaintes et blessures. La conscience perfide est un poison qui erre au vide des silences : elle qui hante parmi les branches creuses, lorsqu'en nous un automne vient pour tout dépouiller ce qu'un court printemps frêle aurait voulu verdir...

Hormis cette forêt où promènent les jours, hormis cet univers qui pose, tel un défi au ciel, son froid dédale aux blafardes lueurs, quelle voix accompagne notre marche de vie, de peines, jusqu'au sommeil ?

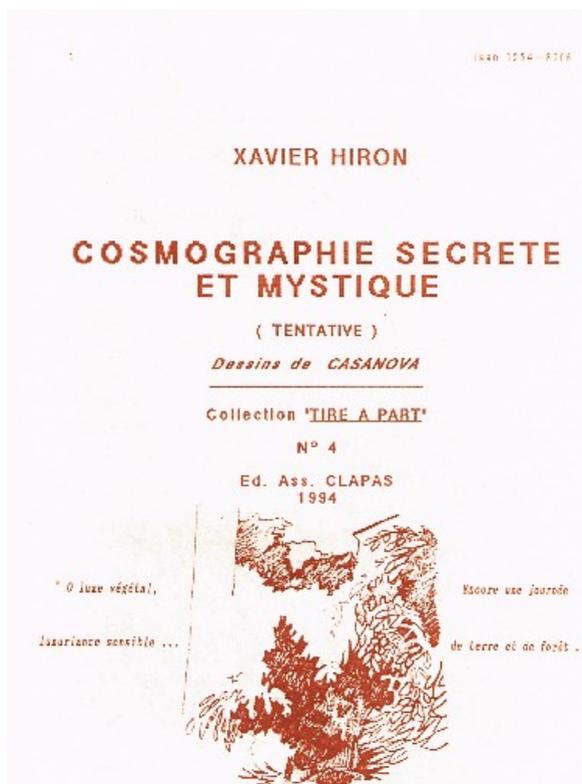
Moi qui cherche parfois l'écriture savante, toute l'herbe des prés ; pour qui ensemble sonnent les mots ; roule le cliquetis charnel de l'été ; moi qui voudrais venir aux foules de l'esprit, perle d'une parure en pure intelligence : je veux semer les vents où règnerait un autre temps.

Mais où croit-on guérir tout un peuple d'hiver ? Que sait-on espérer d'une vie qui languit, ou qui parfois se désenchante, comme l'eau d'une amante ? Ou qui se mortifie dans l'essence d'un soir ?

363- *Voici venir un temps...* (12)

version revue

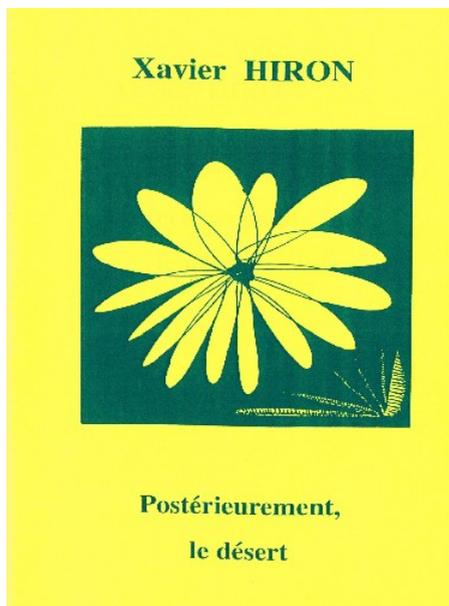
Poèmes en prose I



Page de titre intérieure, Tiré à part n° 4
dessin de Jean-Claude Casanova
© Association CLAPAS, 1994

II/ POSTÉRIEUREMENT, LE DÉSERT

(publié dans la collection « Tiré à part » n°41
Association CLAPAS, mars 1997)



*Page de titre, Tiré à part n° 41
(triptyque *Liserons et marguerites*, détail - volet central),
Xavier Hiron, feuillet n° 1 © Association CLAPAS, 1997*

Poèmes en prose I

Ce pur caillou mouillé sous l'aplomb des sommeils !

Ci-gît un sang bouilli qui brame ses vertiges.

Ici, foin des natures exubérantes, de leurs minauderies, lorsque la vie mesquine complot ses sales compromissions. À l'infinie querelle des mers, adieu. Adieu, leurs tristes et vaines pléthores. Loin, aussi, les élans : la forte et pâle expression des espoirs. Et loin, lorsque cela retombe, la vague vague des prières !

Un arbre, seulement, cet érodé du vent, survit à ce noble décès. De rares herbes épineuses, sur des largeurs atones, disséminent. De l'ombre - ô la chère ombre des brebis ! -, sur la frange laiteuse des sables, cerne ses contours de sein blanc. À quand la venue discrète d'une heure heureuse d'avoir vaincu son désespoir ?

Latence des déserts. Ainsi, qui berce, ô fureur ? Qui aime mieux que le sang vert des crucifiés : ô jeunesse des anges, ô chères âmes des damnés : fond noir des destinées... ?

Au loin, ô pitres pitoyables, s'entend gronder l'affligement pudique des langueurs, et la pluie nue qui goutte. Et cette horrible danse ancienne des poètes !

364- *Ce pur caillou mouillé...* (12)
version revue

Nuit calme, nuit parsemée d'un vent d'attente : destinée des déserts.

À bruir un ineffable éloge aux sédiments des lunes : effrités, assourdis, dissipés, et lentement ployés sous un poids d'inconnu. Ni trace, ni lieu, ni chemin, ni voilure : attendre.

Poèmes en prose I

Quelques pluies fines d'anges et des coulures égrenées, au sable de la dune : ô sagesse rêveuse, ô minéralité. Y répondent l'abrupt et le froid des rocailles : leurs fronts savants et dénudés qui jettent par le ciel la sobre ride des fêlures. Sans marcher, sans courir, sans s'y mêler, pourtant. Avoir assis son corps d'être pâle d'enfant, chant serré près de l'astre, au froid de leur vivant. Attendre.

Attendre tel, béni de lune aux tourbillons d'avant ; et recevoir ainsi la claque des vêtements. Ni temple, ni ruine, ni ramure : ni blessure alentour, et sans destination qui se dessinerait aux croisées égarées des planètes... Voir cette faible lumière des lumignons sans fête qu'aucun mot n'accompagne : le bruissement des lèvres sans aucune saveur, malgré un sel d'attente.

L'inconsistance des marées : le lourd parcours des pénitents. Sans force, et déniaient une âme. Sans temps, sans souffle, sans mot. Quelques zébrures d'un serpent aux flétrissures remuées. Sans ordre, sans vague ; sans lien, ni aucun terme sous le vent : entièrement dilué et rien n'étant à découvrir...

Sans rite, sans gîte, et sans éclat à rire : nuit calme. Attendre.

365- *Nuit calme, nuit parsemée d'un vent...* (15)
version revue

Vent lent, à vau-l'eau ; et loin des aloès, déjà, sous un ciel noir qui plombe : sulfures des Élohim morts qui churent sous l'espace. Vent lent et long à s'écouler dans le courant des sables et des lunes : rien qu'une onde brassant cet immobile soir sous la ramée céleste, la force éclatée des soleils ! Vent lent qu'étirent nos miroirs.

À triturer ainsi l'exquise perception de notre éternité : sobre, fluide, mais fière. Le poids exsangue des nuits froides : vent lent des plaintes roides.

Vois les feux noirs revenir du désert, et qui à peine respirent et te saluent. Du haut de leurs fenêtres ouvertes, vois comment ils te

Poèmes en prose I

lancent un goût étrange de néant ! Toute la nuit se meut par leur ample ouverture et encadre ton corps. Pointe son vieux museau qui te renifle entier : ne pas broncher surtout. Sentir son bleu souffle âpre de glacier te lécher et ses pics : les abeilles et leurs dards. Surtout, sa chair qui enrobe et habille ta chair ; enveloppe tes moelles, saoule d'azur et d'encre. Mais son alcool reste froid, qui ne te grise ni ne t'envoûte.

Vois donc, pointés vers tes rayons, ces feux bruns qui clignotent : sont-ce des yeux, sombres ou clairs ? Fi ! Le vent chante et la nuit reste aveugle. Sont-ce des perles et des rubis ?

Parmi le bruissement d'une herbe sage, de ses suaves rêveries, ton regard réapprend la douceur des errances et la saveur d'un temps humain. Vois, ta présence se dresse ; et sens déjà comme il est doux, ce printemps retrouvé !

366- *Vent lent, à vau-l'eau...* (15)
version revue

A-t-il atteint son âge d'homme celui qui a tourné ses pas et sa vie et ses pleurs - ô jeunesse perdue, ô saintes millénaires ! - vers une pierre à l'âme digne, au pays solitaire ?

A-t-il atteint son âge sobre au sable remué, à la pierre frappée, au sédiment damé ? Et ce chemin durci à l'embrasure usée de tes jambes... Mais ton pas ne résonne : charmante dévotion voilée. Adoration volée, apposée sur la terre. En marche !

Et toute la mécanique de tes gestes ; ta semelle qui crisse aux vérités de ta lenteur : être guetteur absent du haut de sa misaine. Dans ce vivier de l'air, brille partout, et circulaire, l'horizon clair ; brille son soir crépusculaire... En marche !

Ton pas - l'unique pas -, ton œuvre magnifique. Ta pèlerine halée, ton regard abaissé : plus loin est nulle part.

Poèmes en prose I

De l'air danse et chancelle. Ton image et ton cri retentissent sous les vents comme des chants berbères ; et ton âme tourne autour, tel un troupeau en transhumance. Du temps est traversé, épais, luisant ou grave, et ton linge ample se balance dans le ciel. Nuages et stratosphère : toujours dodeline ta boîte crânienne. En marche !

Exilé ou éloigné d'amour : a-t-il atteint son âge pur ?

367- *A-t-il atteint son âge d'homme...* (12)

version revue

Cependant, tout un ciel fourmillait de ta sérénité acquise.

Le soir outrepassé quand percent les flambeaux. Très hautes, toutes les lucioles fécondes germaient. Au-dessous de l'espace, au regard de qui s'atténuerait ce monde ? L'univers minéral, sans rire, sans écho cristallin.

Le soir... Le bivouac : cette mare de douceur au cœur des transhumances. Les yeux plissés par l'entremise millénaire, sous l'exercice des simouns. Le soir : quelque grillon grésille. La chair est mise à cuire. Des flammèches aux braises des charbons plongent, qu'attise une douce fraîcheur. Le souffle des paroles au feu des âges rougeioie.

Au bivouac, tout se retrouve et se concentre. Les pommettes saillantes de l'ascétisme creusent les joues, ces nodules brûlés aux couleurs de bauxite. L'apaisement du temps : le bivouac. S'y hument des odeurs aux vents éparpillés : l'irrépressible espoir. Et loin aux alentours, sous la parole qui frétille, se meut l'éminence d'une voûte : sa crête meuble et ondulante... ; courbée et spiralée comme une meute bienveillante et qui, tapie parfois aux porches des vallées, sous les visages clairs des dieux antiques reparait.

Poèmes en prose I

Et renaissant ainsi sous la franchise du désert - ô l'homme neuf, son énergie ultime -, les matériaux soyeux de ta gloire précieuse, humblement, s'élaborent.

368- *Cependant, fourmillait le ciel...* (13)
version revue

Est-il un souffle encore qui puisse s'éveiller, infime au firmament ? Où est l'unique guêpe et qui hésiterait, un lent palpitement ? Est-il un souffle fin au paysage ? Un grain jeté au sable, tandis que se répand cet avant-flux de l'aube ? Est-il déjà au monde, ce souffle, comme posé sur toute une étendue d'eau claire : mi-liquide, mi-solide, rude tombeau des particules ? Plus d'un milliard d'années ont vécu là, et tout le reste repose enfoui par l'épaisseur tranquille des roches, et jouit de ce sommeil à l'immensité blanche mêlé.

Frange franche d'un ciel : une luminescence épie. Un perceptible déplacement de l'air s'agite et rampe, telle une ondulation ridée. Un vieux lac asséché, par pure fantaisie, par dérision sans doute, recrée d'anciens flots argentés. Leur avancée est molle tel un frémissement géologique, sans plus aucun recours que tout attendre des caresses divines. Car le ciel est noyé, comme un liquide qui s'épand.

Dans l'embrasure du soleil, nul coq ne braille, inondé de silence. Être en adéquation avec l'éternité. Quelques secondes encore à devenir de par le monde et soudain, j'entrerai par les masses pesantes de la lumière... !

369- *Est-il un souffle encore...* (11)
version revue

Poèmes en prose I

Du loup ou du serpent : de quel totem es-tu ? De l'aigle ou du renard. Ou de quel haut tourment ?

Tout ce qui rode autour, leurs pattes de velours, disperse-t-il au jour le souvenir salé des routes traversées ? Car d'une morne et triste mort est cet odieux silence où planent les destins. Une sueur revigorée, et la soif t'est acquise : puis adieu, vous les rudes chemins éloignés !

Mais quelle race, ici, s'agglutine en ton sang ? Ton cerveau et ton oeil s'étreignent-ils au ciel d'une vague mémoire ? Et quelle résurgence voudrait s'auréoler d'azur sous une heure poignante ?

Si loin es-tu allé : quel peuple agité a envoûté tes membres ? Et à sonder la profondeur du puits et qui tarit en toi, as-tu ouvert un cœur qui te résisterait ? Non pas. Mais aussi loin tu es allé, as-tu au moins versé ta peur ?

De quelle plénitude es-tu, revenant aujourd'hui au lieu de ton réel qui te conduit vers un tombeau ? As-tu rendu ton âme où elle fut confiée ?

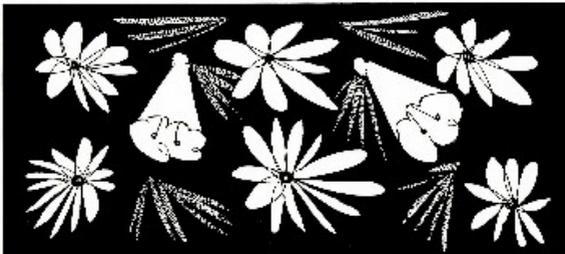
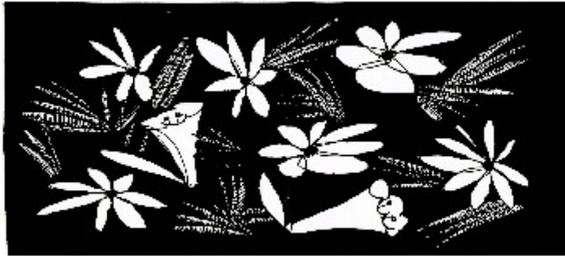
Au lieu du jour qui t'enveloppe, pas un mystère ne se déploie ; et pourtant, là, quelque chose qui bouge... Une pierre seulement, même pas érodée.

Cette pierre perdue parmi les millénaires ; ce refrain susurré, cette eau qui a suinté. Et sauras-tu nourrir cette force de couler la plante de tes pieds dans une empreinte lavée au sang de tes ancêtres ?

Mais il n'est pas question de revivre en arrière.

370- *Du loup ou du serpent...* (15)
version revue

Poèmes en prose I



*Liserons et marguerites, triptyque,
feuillet n° 1 © Xavier Hiron, 1996*

J'en ai connu des déserts de mouvance, des mers d'entre deux rives. Leurs crêtes orangées, pour moi, fulminaient chaque soir comme des femmes épousées. Du sable était battu de virginale écume : à minuit, je me baignais souvent dans l'éclat doux d'un astre-lune ; et combien j'ai aimé cette belle douceur d'être porté sur le dos rond des mers, la plage étant ce lieu où tous les préjudices sont lavés.

Poèmes en prose I

Et reprenant ma course - les astres sont infatigables -, j'ai connu cette étrave qui rompt l'écume d'eau et ses flots argentés. Alors, comme une exactitude, le craquement sinistre des bois survient au large des sommeils - c'est la voix rauque des flibustiers - ; et de nouveau surgissent les hauts cris qu'un arbre vieil hurle en toi en culbutant le ciel : alors tu te souviens des abattages.

Car tous les chemins sont de guerre. Toi qui as si peu fait de récits de voyages, tu sais que chacun d'eux deviendra une gloire ou sera un malheur. Qu'il est cette invasion féconde de ton âme, ou ce sera ton être qui se meurt...

Oui, j'ai connu des contrées, des latitudes, des peuplades ; des denrées exotiques, des grèves non foulées. Des luxuriances de Java, des expériences folles dans la prière. Si long fut mon retour à me trouver moi-même ; à me rendre à moi-même ma propre vigilance... Si long à dire ma présence là où je suis.

Les mers, parfois, sont de bien larges conseillères.

371- *J'en ai connu des déserts...* (14)
version revue

Quelle richesse ce trésor accumulé par une vie ?

Il est des déserts froids où règnent les glaces limpides. Elles vivent et rayonnent affreusement sur la terre béante, son épiderme déchiré par les lames exacerbées des longs couteaux du gel. Et cette emprise agite et perce blanc dans l'épaisseur des roches, aussi cruellement qu'une arme dans la chair. De ce carnage de chasseur, vieux rite des âges sombres ; de ces querelles ancestrales nous vient certainement cette désolation astrale qui ne recueille rien ni ne nous berce... Et rien, de fait, n'y survit : ni arbre ni ruisseau, ni chemin serpentant, ni même un sédiment dont s'amuse les brises. Ni la brume des lacs pour qui s'y mire. Tout semble, au seuil des temps

Poèmes en prose I

comme au seuil de nos êtres, en devenir ; et pourtant, sans aucun avenir. Tout, sous la coupure bleue du ciel, s'aiguise ainsi que chaque paysage. Tout temps s'y cristallise, en oubliant de s'ébrouer sous l'aile qui frémit. Ce qui domine au ciel, alors, et tout près de ces rives, est l'engelure de l'absence, quand tombe une saison morne extatique. Sans ferveur exprimée : bien loin des flamboyances solaires...

Mais alors, sous toutes les piques renouvelées, craque la croûte des glaces - la carapace vierge de la mer -. Le moindre glissement émis, la moindre aspiration fatale de mouvement s'effondre. Et chaque écroulement superbe et suraigu - ces longs fracas monumentaux aux gerbes d'eau polies ! - saura porter au creux de lui tous les triomphes des désastres.

De même, l'homme et son œuvre font corps, parfois, comme la glace et une terre : l'un et l'autre se jouent en pure tragédie, dans cette extrême théâtralité qui méconnaît l'intime. Et faudra-t-il, en somme, qu'il vienne s'abîmer, cet homme séculaire, avant qu'aux yeux n'éclatent, comme une liberté qui se dissiperait dans l'ample geste de la mer, la beauté, la force et la justesse d'une seule, au moins, de ses paroles ?

372- *Quelle richesse ce trésor...* (19)
version revue

Vois comme je suis venu réveiller l'âme de ta maison. Elle était grise et froide sous les assauts du vent, sous une lune pâlie, sous ses rayons changeants, posés sous l'or comme des nimbes. Tout s'était tu : pas un chuchotement ne voulait résonner alentour ; rien que le vieux crissement de mes pas apeurés sur un manteau discret de neige dure. Enfin, sur le perron, le bruit alerte des clés claqua dans le silence d'une serrure gelée. La porte ronde fut poussée ; le vestibule dépassé. Malgré l'absence du foyer, de sa chaleur aux flammes grésillantes, j'ai retrouvé, poudrés, comme en ces bons vieux jours passés - je crois -, toutes ces franches odeurs qui m'endormaient l'esprit de leur fraîche langueur ; du sentiment déjà ancien de vive solitude... Vers l'abrupt escalier, je me surpris à espérer quelques paroles murmurées dans ta vaste discrétion. Puis je distinguai nettement des silhouettes blanches et diaphanes,

Poèmes en prose I

ainsi que tes effleurements de femme. J'ai poursuivi aussi toutes mes chimères d'enfance.

Parvenu à l'étage, je forçai ce volet afin que me pénétre ce vide qui m'étreint. Tous les jeux sombres d'antan et les feux des lampions sur les murs reparurent en ma pleine mémoire. Sur le papier jauni, tout, sur l'instant, se remit-il en marche, que je cherchai à réprimer d'un simple geste de la main.

Tu vois, je suis bien revenu vers ta belle maison. Tout ce qu'elle a pu garder de toi, tu sais, elle l'a conservé. Et si j'osais pour toi ma seule confidence : jamais elle ne m'avait paru aussi présente qu'aujourd'hui, ravivant en mon cœur cette braise lointaine, ce grand amour tenace qui parfois t'allait si bien, avant que tu ne disparaisses entière au feu d'un mauvais rêve, le dos comme ployé par cette brise de l'hiver.

Puis, quittant sur l'instant ta maison, cette pensée encore m'est revenue : la nostalgie est la première marche vers le remords.

373- *Vois comme je suis venu...* (18)
version revue

Poèmes en prose I



Liseros et marguerites, triptyque (détail, volet haut)
feuillet n° 1 © Xavier Hiron, 1996

C'est une heure du matin. La pluie nourrit de gros déluges. La clarté de la nuit découpe sur les stores l'arête des haies vives, leurs rangs désordonnés de longues feuilles molles. L'averse qui redouble répand ses accents grêles de tambours. Et parallèlement, les gargouillis et les glougloutements de l'eau fournissent des bruits sourds par la fenêtre entrebâillée. Un éclairage amène d'autres ombres : indistinctes formes mouillées ; flaques imperceptibles sur les pelouses de l'entrée...

Un air traverse et sépare la chambre, qui me conduit vers la cuisine. Sa table ronde couverte de sa belle nappe bleue. Les frais dessins s'y disciplinent en bataillons réguliers, d'une finesse toute provençale : une tige, deux feuilles opposées, un globe mi-rouge mi-blanc - une cosse et sa fleur -. Le tout étant surmonté de trois sphères imperceptibles : de minuscules taches répétées...

La luminosité qui descend de la lampe contient cette belle douceur : si sobre qu'on croirait à la caresse d'une amie, ou que tout l'univers à cet espace d'une pièce se serait réduit. Le lieu, le cadre et

Poèmes en prose I

l'heure incitent aux pleines rêveries quand s'estompe noblement cette demi pâleur des murs.

Se manipule aussi quelque livre distraitement, sans aucun bruit. Les pages succédant aux pages au travers d'un silence hautement religieux, que bercent des tic-tacs. Des poissons translucides tournent et virent dans leur bocal, et une mouche sage, après avoir tout exploré, installe sa langueur sur le bord jaune d'une fleur. Des besognes trop lourdes et des pensées trop contraignantes nous appellent, qui seront de nouveau écartées. Puis viendra ce doux plaisir de trouver le travail et les mots agissants.

C'est deux heures du matin. Des gouttes crépitent et traînent encore, bien après que l'ondée mère soit passée. Les planches grincent dans l'escalier. Quand nous mèneront-elles vers un sommeil retrouvé ?

374- *C'est une heure du matin* (19)

version revue

Les doigts crochus des marronniers reposent, inertes, sur le sol. Sous les brassées de l'air et celles du silence, au loin, par la campagne murmurante, résonnent les à-coups des hommes, de leur activité. Un chien folâtre et court sur son carré d'une herbe jeune ; puis se tient à l'arrêt, nerveux et droit, dans l'attente d'un geste. Rien que la vie expire autour de son poitrail.

Pour nous, avec les longues branches des platanes, il nous faudra dresser la hutte pour le feu. Traditionnellement, il rougeoie sur l'aire de battage ; et j'imagine alors de fort anciennes fenaisons. Au-devant de la brouette qui tressaute, un trait d'avant la préhistoire (un saurien argenté monté sur quatre pattes à ressort) jaillit sur le bitume.

Oui, cette vie palpite au creux de moi et me ramène à ces journées où ma jeunesse s'exaltait. Se rappellent à mon souvenir, aussi, la netteté du bruit des pioches, ainsi que le goût de la terre ; l'odeur de l'encre, dans l'atelier ; ou, le moite contact d'une sueur, la chemise

Poèmes en prose I

s'étant trempée sous le poids des colis. Se remémorent en nous les fiévreux souvenirs de ces fins de journées, le corps endolori et les muscles tremblant d'avoir été jusqu'au bout de leurs forces.

Me reviennent, tel un brouillard, ces bonnes pensées d'un matin : ces mots superbes de Rimbaud où se lisaient les chantiers sous l'azur, puis ce miracle de l'espace où se change la lumière.

Oui, tout cela me fascine, enivre mon émotion. Mais tout cela, pourtant, ne saurait exprimer notre impuissance immense à énoncer la vie - l'unité de la vie -, ni tout le monde entier dans sa criante vérité !

375- *Les doigts crochus des marronniers...* (16) **version revue**

Parmi le haut fouillis des légendes sérieuses de la nuit, superbe et absolu était le sein voilé de ton absence. Des étoiles filaient comme une pluie d'août au lieu lointain de ton histoire où je te rencontrais, jadis, fière et heureuse comme une rose au ciel ardu et empourpré.

Et voilà qu'aujourd'hui se retrouvent une saveur, ton ambre à satiété ; la matité mielleuse d'un satin, ta peau et ton pétale ; et quelques-unes, enfin, de tes précieuses odeurs - ces amours essentielles : elles qui tant ont voyagé, et qui se sont nourries de toutes tes escales ! -.

Par toi, le sourire d'une jouvence renouvelée. Ta lèvre me rappelait à des réalités lointaines et sérieuses, car je te rencontrais - oh, comment l'oublier ? - au temps de l'aube et de clarté.

Ce souvenir de toi qui jadis a jailli du pur éclair de ton silence ; et j'ai porté ma main vers l'antique caresse ! Ta chevelure : elle embaumait tous les parfums des soirs grisants et contenait de l'ombre lasse des vergers. Là, je te redécouvrais vraiment.

Poèmes en prose I

Tu es cette fraîcheur inoubliée ; ce passé consommé, mon présent. Ta douceur fut chargée de la ferveur des vents, lorsque ceux-ci épiant ou lorsqu'ils élaboussent - légèreté d'écume et de torrent ! - toute l'éternité fuyante des cascades.

Tu m'es réapparue avec ta grâce de vestale qui flamboyait, païenne, aux fiançailles de l'été. Et je te côtoyais comme j'ai côtoyé, quelquefois - oh, ces grands-messes exaltées ! - l'acte et la foi d'écrire : ta sagesse solennelle ; ton amour absolu et ta bouche frémissante ; les saints accents de ta suave et vaine religiosité...

Parmi les hauts fouillis des légendes anciennes, superbe et absolu fut le souffle mêlé de nos présences.

376- *Parmi le haut fouillis...* (18)

version revue

Me serais-je reperdu en de nouvelles escapades ? Et me voici livré aux senteurs fraîches et humides. D'outre-ciel, une ondée déversait quelques larmes de lait aux bouches sauvagines qui, semblables exactement à de modestes rhubarbes ou à de vagues capucines - plus échanrées, plus nervurées, aux tiges côtelées et toutes rassasiées -, tentaient un ultime sourire vers mon ombre lavée, la regardant passer avec un peu de compassion.

Je dégustais à leur salive un pur parfum d'été mouillé : et grâce à cette eau claire et doucement perlée, je sus de leur parfaite oraison, et qu'aucun ordre ne peut préexister à ta grandeur, ô forêt ; aucune essence à ton essence.

Car mon pas, à nouveau, a foulé l'arche sombre des forêts. Sous l'orbe sobre appesanti, la montagne brumeuse, portant sa sylvie enchanteresse, se parsemait d'éclats, se cuirassant d'azur. Elle rouvrirait aussi à mon regard de feu les sentes raides et pierreuses.

Mon appétit petit, mon instinct retrouvé s'y réveillèrent soudain. De la nature, ainsi disséminée dans l'étendue diaphane du monde - mon

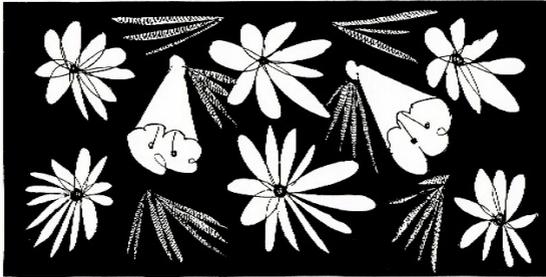
Poèmes en prose I

grand giron fatal -, soumis et attentif, j'ai tant appris de toi, tant accepté de dons. Ta crudité et ta verdure, en moi, ont dilué cette douceur où viennent s'é mousser, puis se dissoudre à grands fracas, enfin ! toutes les vellétés de la pensée. Ô lit secret de ta verdure !

Ô lit secret, ô forêt douce que je hume, mon âme juvénile : tu es pour moi cette mystique fière et qui s'élève et grandit hors de la nécessité impérieuse d'un dieu - une mystique sans parole -. Partout où je respire en toi, il n'est qu'un homme qui s'agite et qui, par l'air, au lointain s'aguerrit. Car il n'est ni bien ni mal au monde : il n'est que ce que l'homme en fait.

Partout où je te vis, forêt, vivent les preuves de l'absence.

377- *Me serais-je reperdu...* (17)
version revue



*Liserons et marguerites, triptyque (détail, volet bas),
feuillet n° 1 © Xavier Hiron, 1996*



© Xavier Hiron, vers 1978